

Introduction

A la lecture des textes anthropologiques on est frappé par la manière dont les ethnologues tournent très vite le regard du côté des textes littéraires. Les images les plus marquantes sont celles de journaux de bord de chercheurs en pleine enquête de terrain, tels que Malinovski ou Leiris, se plongeant dans la lecture de romans sous leur tente, pour lutter contre des moments de grande lassitude et de difficulté psychologique. Ce type de scène pourrait sembler anecdotique mais elle n'est pas anodine : les anthropologues et les ethnologues ont souvent recours au langage et à la démarche littéraire sous de multiples formes telles que des citations, des lectures, des façons de formuler des titres, des tournures de phrases, des comparaisons de situation, des bibliothèques textuelles...

Après cette première impression de lecture, un regard historique permet de découvrir une cohabitation disciplinaire plus profonde. En 1986, les éditions Plon publient dans la collection « Terre humaine », qui revendique une « anthropologie réflexive, narrative, et, à ce titre, [...] littéraire »¹, les carnets d'enquête de Zola. Rédigés de 1870 jusqu'à sa mort en 1902, ils sont présentés comme « Une ethnographie inédite de la France »². Cette même collection a publié en 1955 parmi ses deux premiers titres *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss. Au-delà de l'explication de cette proximité par la formation générale commune des hommes de lettres et des premiers chercheurs en sciences sociales, c'est un phénomène de voisinage disciplinaire et langagier qui se présente à nous.

A mi-chemin des carnets de Zola et du livre de Lévi-Strauss, les années 1930 révèlent une curiosité bibliographique qui retient l'attention. Les ethnologues français engagés dans des enquêtes sur des terrains lointains se livrent au même double geste d'écriture : ils rédigent et publient chez des éditeurs généralistes voire littéraires – Gallimard,

1. Texte de présentation de la collection « Terre humaine », ouvrage de 1993.

2. Emile Zola, *Carnets d'enquêtes, Une ethnographie inédite de la France*, Plon, Paris, 1986.

Grasset, Calman-Lévy, Plon... – un autre texte, en marge de la classique monographie scientifique destinée à valider leur titre universitaire et à rendre compte des résultats de leur recherche. Les analystes de textes anthropologiques soulignent cette double production depuis de nombreuses années mais c'est en 2011 que Debaene attire l'attention, de manière plus conceptuelle, sur ce qu'il nomme « les deux livres de l'ethnologue »³. Pourquoi se livrent-ils à ce dédoublement de leur écriture ? Une observation plus précise de ce fait éditorial fait apparaître d'une part un phénomène de génération. Il s'agit par exemple des auteurs que nous allons étudier ici : Marcel Griaule, Maurice Leenhardt, Claude Lévi-Strauss, Michel Leiris et Alfred Métraux, tous nés entre 1870 et 1912. Certains d'entre eux participent activement à la création de nouveaux espaces d'édition. Par ailleurs, la période durant laquelle ils débentent leur carrière correspond au moment historique où l'ethnologie française commence officiellement le développement de recherches sur le terrain. Ainsi, il semble que ce phénomène collectif de dédoublement de l'écriture soit en lien avec le passage désormais incontournable par le terrain.

Cette situation historique se présente comme une belle opportunité réflexive sur l'écriture. Lorsque les disciplines cohabitent, les démarches d'expression entretiennent un voisinage où les usages langagiers s'enrichissent de toute part. Ce type de proximité peut nourrir un dialogue stimulant, par un besoin de mieux se définir soi-même et de renforcer ses propres bases identitaires. Il peut aussi ouvrir des voies inédites et créatives permettant d'exprimer dans un nouvel espace d'écriture ce qui n'était pas possible auparavant. C'est pourquoi nous allons aborder l'écriture en tant que confrontation au langage : non pas les brouillons d'auteurs mais une autre forme de génétique textuelle par le biais de l'écriture dédoublée. Le phénomène incarne à lui seul la tension de ce dialogue disciplinaire qui fait naître le besoin d'écrire autrement.

En 1967, la publication anglaise *post-mortem* du journal de l'ethnologue anglo-polonais Malinowski fait brusquement prendre conscience qu'une écriture peut avoir une double face langagière. L'édition originale est accompagnée d'une courte préface de sa veuve Valetta Malinosvka précisant avec sobriété le déroulement des événements, depuis le décès brutal de son mari en 1942, ainsi que les raisons – assez attendues – qui ont motivé la publication de ces écrits personnels : faire connaître aux chercheurs ses façons de penser et de vivre durant cette période. Alors qu'elle déclare assumer entièrement la responsabilité de ce texte non destiné à la publication, elle ne fait aucune allusion à ce qui ne pouvait éviter le scandale : la révélation d'un Malinowski alternant selon les jours les comportements tout autant dépressifs que racistes, libidineux ou scabreux. Doquet remarque que « le personnage subjectif et inconstant du Journal ne rappelait en rien l'observateur participant, devenu depuis un modèle des

3. Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage, L'ethnologie française entre science et littérature*, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », Gallimard, Paris, 2011.

anthropologues »⁴. Soixante ans après sa rédaction, la réception scandalisée du texte anglais montre que les lecteurs, dont les anciens étudiants et chercheurs formés à sa démarche, n'étaient aucunement préparés à la découverte de ce double visage et de la double écriture qui lui correspondait. Cette perplexité est confirmée par un autre phénomène : ce n'est que bien plus tard – dix-huit années après – que les traductions française et allemande seront effectuées.

C'est un principe de renversement de lecture que nous proposons. En prenant l'exemple des carnets d'enquête de Zola et de son déplacement du statut de romancier à celui d'ethnologue, est-il possible d'accorder autant d'importance à son écriture de terrain – même lorsqu'il ne s'agit pas de simples prises de notes – qu'à son écriture romanesque ? Est-il ici possible d'aborder la question de l'écriture sans envisager le geste littéraire comme une ambition absolue ? C'est avec ce rapport neutralisé au langage qu'il est intéressant de progresser dans la réflexion sur la relation entre la démarche d'écriture et la démarche littéraire. Qu'il s'agisse d'écrits scientifiques à l'aspect rigoureux et monotone, qu'il s'agisse de textes ordinaires sans vernis littéraire, qu'il s'agisse d'auteurs ethnologues, antihéros culturels, qui semblent avoir plus ou moins disparu de l'horizon culturel – hormis Lévi-Strauss et Leiris – ce sont des textes qu'il est malgré tout important de lire de près, en portant une attention particulière à leur écriture.

La problématique de notre réflexion est centrée autour d'un mot : le « terrain ». Il désigne le lieu qu'une recherche va déterminer à la fois comme espace et objet d'exploration. Etymologiquement, le mot désigne d'abord « une étendue de terre considérée comme propre à un usage »⁵. En ancien et moyen français, il est présent dans une signification proche de l'usage moderne de « terrestre ». Un détail va avoir son importance au fil des pages : « terrain » a été utilisé au Moyen-Age d'abord en opposition à « céleste », à « spirituel » puis à « aquatique ». Par métonymie à la Renaissance, il prend le sens de « levée de terre » (« terrin »). Au XVII^e siècle, il désigne une surface de terre envisagée du point de vue de sa composition, puis il prend le sens guerrier de « lieu des opérations » dans des locutions comme « gagner du terrain », renvoyant aux opérations militaires et à de nombreuses expressions qui seront employées par les ethnologues. Le mot s'étend ensuite au domaine équestre, avant de prendre un sens figuré, dans le cas des circonstances d'une activité ou d'une discussion. Au XIX^e siècle, à partir de la création d'expressions concrètes telles que « terrain vague » ou « accident de terrain », le mot passe dans la langue des géologues (1835). C'est par ce biais que l'ethnologie l'utilisera, lorsqu'elle se structurera en discipline autonome et qu'elle instituera la recherche *in situ*. Le terme prend en effet une importance toute particulière, lorsque les ethnologues se mettent à explorer « leur » terrain, qu'ils vont devoir découvrir, habiter, analyser puis laisser derrière eux, pour revenir, enrichis de données, dans un espace de recherche plus théorique.

4. Anne Doquet, « Le terrain des notes. Enquête, notes de terrain et raisonnement de l'anthropologue », dans *Langage et société*, n° 127, p. 54, mars 2009.

5. *Dictionnaire historique de la langue française*, tome 2, p. 2 015, Dictionnaire Le Robert, 1994.

L'écriture de terrain recouvre des réalités très variées. Entre les simples notes et les textes déjà rédigés, le point commun est la volonté de donner la même temporalité et le même lieu à l'écriture et à l'expérience vécue. En d'autres termes, elle repose sur la volonté d'établir un lien direct et rapide entre l'écrit et les faits vécus *in situ*. Dès lors plusieurs questions se posent. Quel langage utiliser pour écrire cette réalité de terrain ? Comment conserver dans un texte le tumulte et les vibrations du réel, la dynamique d'une relation interpersonnelle, la vivacité de la parole orale ? Qu'il s'agisse d'une expérience de vie, d'un groupe social ou des mouvements intérieurs de l'intimité, comment l'écriture peut-elle exprimer l'action et la vie réelle sans les transformer voire les trahir ? Fixer des notes en situation, au plus près de ce qui se passe, écrire les mots essentiels au moment même où l'action s'impatiente, permet-il de ne pas laisser trop vite s'éloigner l'intensité de l'instant au bénéfice du texte, aussi fort, aussi prometteur soit-il ?

Interroger les rapports du texte et du terrain, c'est tenter de comprendre comment l'écriture, au cœur même de la démarche exploratrice, cherche à garder l'authenticité de l'expérience. L'écriture se trouve face à un véritable défi : tenter de mieux appréhender ce que Bachelard appelle à propos de poésie « l'intuition de l'instant »⁶, chercher à élaborer des approches qui parviennent à saisir « la totale égalité de l'instant présent et du réel »⁷. Pour cela « l'ethnologie du présent »⁸ ou « l'anthropologie de l'ordinaire »⁹ partent de la même inquiétude : comment trouver la posture langagière qui permette de saisir ce que le temps de l'écriture laisse déjà fuir ?

Exportée dans le domaine anthropologique, la question aborde ce que Branckaert désigne comme la tension entre le savoir et le faire. Autrement dit, le savoir-faire est, selon lui, l'espace où tente de se vivre un des rapports « les plus insondables, les plus intéressants aussi de l'histoire des sciences humaines. Rejetés du côté des pratiques, ils n'évoquent pas spontanément le support de la connaissance, plutôt la boîte à outils du bricoleur »¹⁰. Le départ des hommes de réflexion sur le terrain ne peut éviter de toucher du doigt le paradoxe soulevé par le face à face entre la réflexion et l'action. Ils ne pourront échapper à la question : « L'alliance du savoir et du faire est-elle contre-nature ? »¹¹.

6. Gaston Bachelard, *L'Intuition de l'instant*, Stock, Paris, 1932.

7. Gaston Bachelard, cité par Jean Lescure, « Introduction à la poétique de Gaston Bachelard », dans *L'Intuition de l'instant*, *ibid.*, p. 116.

8. Gérard Althabe, Daniel Fabre, Gérard Lenclud (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1992.

9. Eric Chauvier, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion d'un regard*, Anacharsis Editions, Toulouse, 2011.

10. Claude Blanckaert, « Histoires du terrain, entre savoirs et savoir-faire », dans *Le Terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, p. 7, L'Harmattan, coll. « Histoire des sciences humaines », Paris, 1996.

11. *Ibid.*

Wittgenstein nous invite à ce face à face entre le langage et le territoire. Il désigne le langage ordinaire comme un moyen de résister aux tentations philosophiques de transcendance : « Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde »¹². Il s'agit d'identifier la manière dont les auteurs se servent des mots pour parvenir à cette double ambition : utiliser les techniques de la langue écrite pour restituer aussi fidèlement que possible leurs explorations de terrain, tout en prenant garde à ne pas se laisser tenter par les tendances du geste littéraire à prendre le dessus sur l'expérience, la réflexion et la connaissance. Tel est l'objet de cette réflexion : comment s'expriment-ils ? Comment écrivent-ils ? Comment utilisent-ils le langage écrit ? Quelle est la nature de leurs actes langagiers ? Quels rapports entretiennent-ils avec la langue et la culture littéraire ?

Après avoir détaillé la complexité du lien fondateur entre ethnologie et littérature, nous aborderons les deux possibilités majeures permises par la double écriture : l'exploration d'autres manières de nommer et de penser la personne – soi et autrui – ainsi que l'usage d'un langage du négatif permettant de verbaliser ce qu'il faudrait taire dans un contexte éditorial plus normé. Cette logique d'innovation et de contestation fait apparaître des conflits de représentation langagière, qui vont permettre de faire émerger une série de questionnements, au cœur de la cohabitation entre ethnologie et littérature. Que dit l'écriture ethnologique au langage littéraire ? Quels enseignements peut-on tirer du dialogue entre les deux démarches d'écriture ? Comment la valeur de l'écriture est-elle produite ? A la lisière des genres et des disciplines, sur quelles fondations la qualification du langage littéraire peut-elle reposer ?

12. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, *op. cit.*, paragraphe 5.1, p. 93. C'est l'auteur qui souligne.